

I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

Ve Leçon. — Le type de la phrase française.

Nous allons considérer notre langue, non pas en général et à vol d'oiseau, mais d'une façon précise, *technique* en quelque sorte. Que fait on, quand on écrit? L'on fait des **phrases**. Tout style écrit se compose d'une série de phrases mises bout à bout.

I

1. Qu'est-ce que la phrase? “ *Un assemblage de mots formant un sens complet.*”

Mais à quelle nécessité intellectuelle la phrase répond-elle? Voici : notre esprit, dans l'effort qu'il fait pour traduire ses propres idées — ou pour comprendre celles d'autrui — a besoin de se ménager une succession d'étapes et de reposoirs naturels. Transcrites avec toute leur complexité touffue, les réflexions qui incessamment bourdonnent dans notre tête, seraient difficilement intelligibles. Notre pensée s'analyse donc elle-même ; elle se décompose, elle se découpe en tranches séparées, dont chacune s'appelle *une phrase*. — Ces sections existent aussi dans la musique où la phrase est composée d'une suite de sons avec un arrêt, un repos après le dernier.

La phrase est donc “ la plus courte des évolutions où s'enferme la pensée.” L'étudier, c'est donc analyser les moyens d'expression de l'âme humaine, et presque tous les éléments de l'art d'écrire se ramènent à la phrase.

— Tout de suite, introduisons une première distinction : “ la phrase *écrite* n'est pas la même chose que la phrase *parlée*” ;

autrement dit : l'on n'écrit pas précisément comme l'on parle en conversation. Cela signifie-t-il que, dès qu'on a la plume à la main, il faut se guinder et devenir affecté? Non point, certes : l'un des signes auquel on reconnaît les gens qui n'ont point l'habitude d'écrire, c'est justement l'air gauche, compassé, solennel que prend leur *style*.

Nous essaierons de déterminer — en vue de la formation du style français — quelle doit être la *structure* d'une phrase correcte et élégante.

II

2. Tout d'abord, la phrase est une œuvre de **choix**. Qu'est-ce à dire? Cela signifie qu'il convient d'abord d'en écarter les incorrections, les platitudes, le décousu, la vulgarité des *conversations* journalières, tout ce qui rappelle le laisser-aller permis à l'improvisation.

Toutes les fois que l'on se place devant une table de travail avec l'intention de rédiger quelques pages, il faut se dire que tout n'est pas à écrire : il faut avoir un certain souci de la *tenue*, de l'élégance, de la couleur et de la saveur du langage.

Il y a des gens qui, par suite d'une longue culture, de lectures de choix, d'une attention perpétuellement éveillée sur leurs propres paroles, et d'une heureuse disposition naturelle, parlent toujours très bien dans les entretiens usuels. Ceux-là écrivent—à peu de chose près—comme ils parlent : la justesse habituelle de leurs propos donne à leur style presque toutes les qualités requises.

La plupart des gens ne jouissent guère de cette formation intellectuelle, et on les voit écrire des compte-rendus, des articles de journaux, des devoirs de classe littéraires, imprimer même des discours improvisés, des livres de longue haleine et des notes de voyages, où fourmillent les termes impropres, les fautes grammaticales, les redites fastidieuses, les incorrections grossières, les banalités insignifiantes.

Nous avons cité des exemples dans presque tous les numéros de la REVUE, et l'on en trouvera tout un recueil à la page 116, 117 de l'année 1900.

III

3. La phrase française est aussi une œuvre de **construction**. Autrement dit, il faut qu'il y ait de la précision dans son contour et de l'équilibre dans ses parties. La construction est pour la

phrase ce que la composition est pour l'œuvre d'art, à savoir la mise en valeur, par une disposition heureuse, des éléments que la pensée a choisis.

Que l'on se garde de perdre de vue ce conseil : "Si vous ne vous sentez pas absolument maître de votre style, ne faites pas de phrases trop longues ; ayez une préférence marquée pour les phrases courtes." Mener à bonne fin une phrase longue, sans qu'elle perde rien de sa cohésion, de son équilibre, de son harmonie, c'est une tâche qui demande une formation littéraire déjà mûre.

Que chacune de vos phrases — à vous qui débutez dans l'art de composer — soit de *trois* ou *quatre lignes* au plus. Ne faites pas chevaucher les phrases incidentes sur la phrase principale, ni n'entrelacez les *qui*, les *que*, les *dont*. Plus vous allongez votre phrase, plus vous semez de chausse-trapes sous vos pieds : ce sera une bien grande chance si vous ne vous y embarrassez pas à un moment donné.

La "longue phrase," c'est la *période* d'abord. Comme type de période, l'on cite communément la première phrase de l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre. Dans le dessein d'être court, nous renverrons nos lecteurs à la page 109 — année 1900. — M. Brunetière a excellé dans l'usage du style périodique, sans doute en vertu de ses fréquentations chez Bossuet, son ami de cœur. Ajoutons que le P. Lacordaire, le P. Félix et le R. P. Monsabré l'ont manié avec un égal bonheur. Le dernier surtout y est passé maître, et la période oratoire lui a permis d'atteindre souvent les plus hauts sommets de l'éloquence religieuse.

Un critique contemporain met les novices écrivains en garde contre le danger des *périodes* : "Une période, dit-il, est un attelage à conduire. Il ne faut perdre les guides d'aucun des chevaux qu'on dirige, toujours marcher vers le but, maintenir les incidentes rebelles, bien aligner ses régimes, garder la clarté et la logique, tout en prodiguant les images à travers l'encombrement de la marche." Aussi qu'arrive-t-il le plus souvent, quand c'est un inexpérimenté qui conduit ? Il arrive que l'un des chevaux se cabre et déroge, ou que l'attelage tout entier verse dans le fossé avant d'atteindre le but.

La "longue phrase" est ensuite, aux yeux de certains prétentieux très gauches, un enchevêtrement et un fouillis. Tout de suite donnons un exemple :

“ Ce que j'aime de Hugo, c'est son imagination d'une force, d'une beauté incomparable, point vague ni obscure, sans mièvrerie et de tons singulièrement chauds et puissants, d'une vigueur étrange quand il manie les légendes antiques, et si curieusement fouillée quand il décrit les arabesques de l'Espagne moyenâgeuse, tourmentée de foi et d'honneur, un honneur sauvage et toujours ombrageux ; imagination surchauffée parfois et qui tombe dans l'extrême, mais puissante tout de même et suggestive, oh combien ! ”

Que pense le lecteur de la phrase périodique ainsi amalgamée ? Pourquoi l'écrivain s'est-il arrêté : il aurait pu allonger encore, tandis qu'il y était, et tout n'a pas été dit de l'imagination de Hugo!... Il n'est pas admissible de juxtaposer ainsi des membres sans cohésion ni dépendance réciproques. Toute phrase doit être *construite*, et si elle ne l'est pas, c'est une mauvaise phrase.

IV

4. Le modèle de la phrase se trouve dans la construction régulière et tranquille de la bonne tradition française. Le moule de cette phrase nous vient du latin, par Amyot et Montaigne, par Pascal et Bossuet : c'est la forme latine, assouplie et transformée par le génie national.

Cela est si vrai que, même de nos jours, nos meilleurs écrivains conservent, derrière leurs expressions originales et leurs audaces d'artistes, quelque chose du latin, une résistance de muscles et une netteté de tournures qui viennent de l'universelle langue romaine.

Où trouver le plus sûrement cette construction régulière, harmonieuse, correcte, élégante qui est une tradition séculaire de la langue française ? Puisqu'il est impossible de tout lire, citons seulement deux auteurs.

L. Veuillot d'abord, qui est un admirable écrivain, de la meilleure race. Il n'avait guère reçu d'instruction, et il s'est formé tout seul. On retrouve chez lui, d'une façon très frappante, l'influence de La Bruyère. Voyez attentivement comment Veuillot compose, cherchez à dégager ses moules familiers, pour la phrase, puis dans ces moules coulez à votre tour ce que vous avez à dire : c'est ainsi que l'on formera son style. Notez aussi chez lui les critiques qu'il fait du style des gens qu'il n'aime pas. Naturellement en bon polémiste qu'il est, il dépasse un peu la mesure, mais il a d'ordinaire le goût le plus sûr et le plus fin. Il est terrible pour dénoncer la haine antichrétienne et pour défendre les droits de la vérité, de la justice, de la liberté. Exemple : en 1845,

Veuillot écrit ce qui suit contre les persécuteurs des Religieux et des Jésuites en particulier :

“ Ce qui ajoute immensément à la déraison (de nos ennemis), à l'iniquité de ces doctrines de proscription contre les Ordres religieux, c'est de les entendre professer par des hommes qui ont la double prétention d'être, par excellence, les amis du peuple et les défenseurs de la liberté, et qui, dans les actions que cette double prétention inspire, ne font jamais que parodier ou contrefaire misérablement l'Eglise catholique. Ils veulent que l'on se dévoue au peuple, et ils veulent étouffer les dogmes qui, depuis 1900 ans bientôt, ont été la source unique du dévouement. Ils ne veulent pas d'une congrégation religieuse, et ils sont le parti des sociétés secrètes. Ils injurient ceux qui portent le Crucifix, et ils n'oseraient pas dire un mot contre ceux qui jurent par le poignard...

“ Le monde était déjà vieux, il périssait de vieillesse, lorsque le christianisme apparut : qu'avait-il fait, le monde ? Le paganisme avait eu, pour ainsi dire, son Christ dans la personne et dans la doctrine de Socrate : qu'en était-il résulté pendant trois siècles pour l'émancipation intellectuelle et matérielle des masses ? La famille humaine ne formait qu'un troupeau d'esclaves...

“ Les temps présents ont vu naître des écoles diverses promettant toutes de faire mieux que le Catholicisme : qu'ont-elles fait ? Qui en a souffert ? A l'exception des missionnaires, apôtres de la foi chrétienne chez les sauvages, qui en est mort ? De hommes et des femmes se sont voués à la vie religieuse : qui les a contrainsts ? Quel tort fait le Jésuite à ses concitoyens ? Quel tort fait la Sœur de Charité à ses malades ? Quel tort fait la Religieuse du Bon-Pasteur à la pauvre égarée devenue par ses soins repentante et pure ? Quel tort vous font le Chartreux, le Trappiste, le Dominicain et tous les autres ? Ils mènent une vie qui ne vous convient pas et prêchent une philosophie que vous n'aimez point : croyez-vous que votre vie et votre philosophie leur plaisent ?...

“ Vous autres, qui avez-vous soigné à l'hôpital, qui avez-vous vêtu, qui avez-vous nourri ? En attendant que vous ayez banni de ce monde la maladie, la pauvreté, la souffrance, il y a des infirmes, des affamés, des abandonnés : faut-il qu'ils meurent ? Quand vous aurez inauguré l'âge d'or, nous verrons si les Religieux sont encore nécessaires, jusque-là, nous essayons de fonder nos couvents. Il ne s'en établit pas un qui ne devienne pour les malheureux une maison dont les hôtes sauront toujours ouvrir dans les environs d'abondantes sources d'aumônes, non pour eux, mais pour leurs pauvres voisins ; une maison où, toujours, le fidèle pourra trouver, suivant son besoin, ou une généreuse parole ou une main généreuse...

“ Jusqu'au dernier jour et jusqu'à la dernière heure, nous défendrons ce que nous devons défendre.” (1)

Un autre écrivain à citer, toujours au point de vue de la construction de la phrase, c'est Chateaubriand. Que de belles pages, et qui ne sauraient être trop méditées, dans le “ Génie du christianisme ” ou dans “ les Mémoires d'Outre-tombe : ” ce sont là des mines inépuisables.

Cherchez donc à exprimer vos idées dans des phrases courtes

(1) *Univers* du 7 avril 1901.

et nettes qui disent, avec une *simplicité* mâle et forte, ce qu'elles veulent dire et enferment la pensée dans un contour délimité : voilà la vraie tradition française. Encore une fois, c'est à la sobriété, à la clarté, au dessin exact et pur qu'il faut viser.

Cela, remarquez-le, est beaucoup plus difficile que de faire de grandes tirades empanachées, où les épithètes et les adjectifs scintillent et ondoient.

Pour y réussir, il est bon de se souvenir d'un dernier conseil.

V

5. La phrase française est une œuvre d'art. On sait sans doute que le principal objet des grands artistes, c'est de traduire l'idée qu'ils ont conçue, et que leur grande habileté est de faire concourir tous les traits de leurs pinceaux, tous les coups de leur ciseau, à l'expression de cette idée ou de cet idéal. Il en est de même pour le bon écrivain : la sincérité, la vérité est sa qualité maîtresse, et plus fidèlement son style exprime sa pensée, plus il a chance d'être bon et beau.

Le plus simple dans ce cas, pensez vous peut-être, ne serait-ce pas de dire bonnement ce qu'on a à dire, sans se mettre en peine de "faire du style"? Non pas ; parce que "faire du style" au bon sens du mot, c'est chercher pour sa pensée l'expression exacte et de plus l'expression qui fera le plus d'effet sur le lecteur. Voilà par où la sincérité n'exclut nullement l'art proprement dit, mais au contraire suppose l'art et l'exige même. — "Quelle que soit la chose qu'on veut dire, dit un écrivain contemporain, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer, et qu'un adjectif pour le qualifier. Il faut donc chercher jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe, cet adjectif, et ne jamais se contenter de l'à peu près, ne jamais avoir recours à des supercheries même heureuses, à des *clowneries* de langage pour éviter la difficulté."

C'est dans cette mise en plein jour de la pensée qu'excellent les bons écrivains. "Sur ce terrain, écrit Taine, l'art des grands écrivains est infini ; leur tact est d'une délicatesse extraordinaire et leur invention d'une fidélité inépuisable : on ne trouve point chez eux un rythme, un tour, une construction, un mot, un sens, une liaison de mots, de sons et de phrases, dont la valeur ne soit sentie et dont l'emploi ne soit voulu."

* *

En résumé, la phrase française est une œuvre de choix : on n'écrit pas comme on parle. Donc, éliminez de votre style les

tours et les expressions vulgaires qui sentent la conversation de tous les jours. Bien plus, tenez compte de la différence entre la parole écrite et l'improvisation publique, et donnez à vos phrases une concision et une régularité que ne réclamerait pas le style d'un discours, et qu'exige le style d'une page littéraire.

La phrase française est une œuvre de composition : il faut qu'elle ait une construction logique et équilibrée. La période offre ce genre de mérite, quand elle est bien faite. N'en usez pas cependant, parce qu'elle est trop difficile à manier. — Ecartez aussi les longues phrases invertébrées qu'on a mises à la mode depuis quelques années. Prenez pour style la phrase courte, nette, alerte qui est dans nos meilleurs écrivains, par exemple Veuillot et Chateaubriand.

Enfin la phrase française est une œuvre pensée : car avec son dessein probe et pur elle ne saurait dissimuler les obscurités qu'on tenterait de glisser dans un travail : elle les trahirait au contraire. Son meilleur office est de traduire loyalement la pensée.

M. P. de LABRIOLLE.



II. — PARTIE PRATIQUE.

N° I.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

Un chat nommé Rodilardus,
Faisait de rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—“Rodilardus,” sobriquet du chat, emprunté à Rabelais ; il signifie “ronge-lard” (*rodere lardum*).

2 v.—“Déconfiture.” Ce mot ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le style familier ; autrefois il était du style élevé et signifiait “défaite, dérouté.” —“Faire déconfiture de rats,” c'est-à-dire les exterminer.

4 v.—“Dedans” ; ce mot était employé fréquemment au dix-septième siècle comme préposition ; aujourd'hui “dedans” n'est plus qu'adverbe.—Il en était de même pour “dehors.”

5 v.—“Le peu” ; le petit nombre ;—petite quantité : le peu qu'il avait appris...—Le peu d'eau que j'ai bu ou bue : à volonté, d'après les nouvelles règles de l'orthographe.

6 v.—“Soûl” ; *l* ne se prononce jamais ; ce mot veut dire : rassasié, repu, et substantivement : “son soûl, leur soûl” ; ce qui est nécessaire pour être rassasié. Un homme soûl (autrefois on écrivait *saoul*) : plein de vin. *Loc* : Etre soûl comme une grive : très soûl.

7 v.—“Gent” race, nation. La Fontaine applique ce mot aux animaux : la gent trotte-menu : les souris ; la gent marécageuse : les grenouilles.—“Pour un diable” : pour un être maléfisant et pervers.

9 v.—“Au... loin” ; l'hiatus est proscrié dans le vers français ; ici, il est trop accentué pour paraître légitime.

Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
 Sur la nécessité présente.
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
 De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre :
 Qu'il n'y savait que ce moyen.
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
 La difficulté fut d'attacher le grelot.
 L'un dit : " Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;"
 L'autre : " Je ne saurais." Si bien que sans rien faire

11 v.—" Le sabbat." Le jour du " sabbat," samedi, est chez les Juifs le jour du repos religieux. On appelait aussi de ce nom les assemblées nocturnes tenues par les sorciers : par comparaison, le terme a signifié toute espèce de bruit et de désordre nocturnes.

12 v.—" Le demeurant," *vieilli* : qui est encore là (par opposition à ce qui est parti) ; *subst.* : "le demeurant" : le reste... des rats qui avait échappé au massacre de Rodilard. — *Loc. adv.* : Au demeurant : au reste.

13 v.—" Chapitre " assemblée de chanoines, de religieux, réunis pour délibérer sur les intérêts de la communauté. — P. plaisanterie : réunion (ici).

14 v.—" Nécessité " besoin pressant, impérieux de se défendre contre un tel ennemi. *Loc. prov.* : Nécessité n'a point de loi, fait loi : on est excusable d'obéir à un besoin impérieux. — Faire de nécessité vertu : se donner le mérite de faire de bonne grâce ce dont on ne peut se dispenser.

15 v.—" Dès l'abord," *loc. adv.* : dès le commencement. — " Doyen " le président du chapitre ; p. ext. : Celui qui est le plus ancien des membres d'un corps, ou le plus âgé (ici). — La Fontaine continue l'image avec bonheur.

16 v.—" Opina " énoncer une opinion. Opiner du bonnet : acquiescer en ôtant son bonnet (dans les anciennes assemblées), et au fig. : acquiescer sans dire mot.

17 v.—" Attacher le grelot " est resté, au fig., comme synonyme de : se charger d'une tentative périlleuse, par allusion à cette fable.

18, 19, 20 v.—Raisons apportées par le doyen pour faire approuver son idée burlesque. — " Y savait " ne connaissait à cela que ce moyen.

21 v.—Le vers est devenu proverbe, parce qu'il renferme une observation de mœurs.

23 v.—" La difficulté... grelot " : nouveau proverbe, désignant la difficulté pratique qu'il y a souvent d'exécuter une décision ou un projet.

24 v.—" Je n'y vas," la première personne, *je vas*, est amenée par l'analogie de la seconde : *tu vas*. C'est une forme beaucoup moins usitée que *7^e vais*.

25 v.—" Je ne saurais " est synonyme ici de : je ne pourrais. C'est sur-

On se quitta. J'ai maints chapitre vus,
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
 Chapitres, non de rats, mais de moines,
 Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
 La cour en conseiller foisonne ;
 Est-il besoin d'exécuter ?
 L'on ne rencontre plus personne.

 N° II.

 CONSEIL TENU PAR LES RATS.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

“ Un homme rentre chez soi, cause avec ses amis et s'amuse à leur peindre les gens qu'il a vus, les caractères qu'il a observés, les traits de mœurs qui l'ont frappés. Il ne cherche point ses idées, il les trouve ; elles naissent d'elles-mêmes par la seule présence des objets. Voilà l'origine des fables de La Fontaine.” (1)

Cette réflexion de Taine m'est venue à l'esprit au sujet de ce “ Conseil tenu par les rats.” J'imagine qu'il n'y a ici ni chats ni rats. Le titre pourrait bien être un prête-nom ; ces rats, une assemblée de chanoines en train de discuter les *grassés* affaires de

tout au conditionnel que *savoir* prend la place de *pouvoir*.—Cette série d'excuses est bien dans la nature humaine, comme on le voit fréquemment.

26 v.—“ J'ai maints chapitres *vus*,” le participe passé construit avec avoir et séparé de l'auxiliaire par le complément est un tour propre aux origines de l'ancien français.

27 v.—“ Pour néant ” ; néant est ici adv. et signifie *rien* : qui pour un résultat nul se sont tenus.

29 v.—“ Voire ” (lat. *verum*) adv. dont le sens premier est *vraiment* ; p. extension, le mot a pris le sens de *même* (ici).

30-34 v.—Ces quatre jolis vers expriment avec concision et force une vérité morale et expérimentale très frappante.—“ Foisonne ” abonde, en langage familier. Ce verbe est formé de *foison*, (*fusionem*) ; abondance.

(1) TAINE. La Fontaine et ses fables II. c. I.

leur canonicat. Ce sont là "gens vus, caractères étudiés, mœurs observées." La Fontaine a dû les voir de loin, les entendre de près ; de là à nous décrire la scène, il n'y a qu'un pas pour le talent du Bonhor

Mais comment ? Représenter les illustres personnages fixés en pied sur la plaque de la sensibilité ? Non : la voie est trop directe. A Boileau pareil procédé ! il saura bien en faire usage quelque jour. La Fontaine, fabuliste par état, y met de la façon. Des rats à la cape rebondie abriteront leurs majestés canoniales. Est-ce respect de la dignité ecclésiastique ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, la leçon adressée d'homme à homme court risque de ne pas frapper. Combien il en va autrement de l'apologue !

Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.

Faisons donc connaissance avec les personnages ; leurs actions nous instruiront ensuite de leur caractère ; les résultats serviront de base au précepte final.

I

Un chat.....

 mais pour un diable.

La fable de La Fontaine sent toujours son drame à quelques lieues : par "ample *comédie*" entendez bien qu'il parle d'un "ample drame." Nous assistons ici au lever du rideau, à l'exposition.

Véritable Philippique, le "Conseil des rats" offre le spectacle d'un "chat" aux prises avec toute la "gent rateuse." Les deux héros sont en présence. D'un côté, voici Rodilardus, comme qui dirait Alexandre, destructeur-né de la Ratopolis. La tête fièrement levée, il a contemplé les monceaux de cadavres gisants autour de lui. Au moment du rideau, Rodilard, par crainte de la putréfaction, s'acquitte d'un second devoir. L'un après l'autre, il saisit les morts par la nuque, et s'en va les porter "dedans la sépulture." Or pendant qu'il accomplit ainsi son rôle de fossoyeur, "le peu qu'il reste de rats" tâche de trouver quelque subsistance. Hélas ! il ne peut "manger que le quart de son souf." Quel monstre que ce chat ! quel tacticien surtout ! Après le carnage, voici qu'il achève ses ennemis par la noire famine. N'importe ! les rats se consolent : ils sont encore assez de force pour converser. D'un côté à l'autre de la scène éclatent des cris discrets : "Quel diable !" Et tous de clamer en chœur : "Quel diable, en vérité !"

Et nous, nous dirons : quel tableau en cinq vers ! Tableau bien propre à charmer notre populace habituée aux scènes de carnage ! Le décor est grandiose : une véritable plaine de Wagram, un quelque chose à la Rostand. Les personnages apparaissent bien tranchés : la force en lutte avec la faiblesse, mais avec une faiblesse que protège son agilité. Quel dessin dans les caractères ! Chez l'un, l'action ; le bavardage, chez les autres. Rodilard en lutte avec les rats, c'est Philippe en guerre avec les Athéniens : ardeur militaire, chez le premier ; insouciance, indolence même, chez les seconds. On entrevoit déjà la fin ; mais laissons au milieu de la préparer avec plus de clarté :

II

Or, un jour.....

 à tous plus salutaire.

Après les scènes terribles, assistons à des spectacles plus calmes. Le chat "ronge-lard" a paru pour justifier la tenue du "conseil." Sa disparition nous amène au deuxième acte, au nœud de l'affaire.

Comment d'abord éloigner Rodilard, dont la présence est par trop gênante ? "Envoyons-le courir sa lune de miel," se dit le Bonhomme ; il y fera "sabbat avec sa dame." Pendant ce temps, la "gent misérable" pourra tout à son aise disserter. Au milieu de ses plaisirs, Rodilard aurait-il le moindre instant pour songer à ses ennemis ? Raison péremptoire, on le sent : moyen tout naturel et bien trouvé. Avouons toutefois que si le voyage de maître chat occasionne l'idée du conseil parmi les rats, à son tour la délibération à organiser *motive* chez La Fontaine l'éloignement du chat.

Calme plat : armistice complet ! La porte du conseil est ouverte. A la suite des délégués entrons dans la salle : la bonhomie du fabuliste nous servira comme carte d'entrée. Imaginez donc ces sénateurs romains, véritable assemblée de rois entrevus par Cinéas. Vous croyez peut-être avoir part à une de ces manifestations dont nos chambres sont coutumières. Halte-là ! La "gent rateuse" n'est pas fort avisée : "le Chat et le vieux Rat" en fournira la preuve. Au reste, Ratopolis est bien organisée : comme dans toute assemblée qui se respecte, le plus digne a la parole. Or, oyez la merveille ! le "doyen," puisque nous assistons au "chapitre," est une "personne fort prudente." La remarque soutient bien sa justesse ; qu'il en faut de prudence pour déjouer les

plans de Rodilardus ! Race féline fut toujours race câline : combien s'y sont laissé prendre !

Notre doyen donc sera plus habile : on s'attend à une déclaration stupéfiante. Il opine qu'il faut

Attacher un grelot au cou de Rodilard.

Imbécile ! direz-vous ; vous vous exposez à une mort certaine !— N'importe ! il s'agit bien de la mort, quand la république est en danger : perdre la vie compte peu, quand la ruine d'un seul doit entraîner le salut commun. D'ailleurs

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Le moyen est donc nécessaire. Il est pratique en plus : impossible à Rodilard de bouger, sans aussitôt donner l'éveil à toute la " gent misérable." Enfin, il est à la portée de chacun : " attacher un grelot " ! quoi de plus facile ! En vérité, ce doyen a beaucoup d'esprit. Il semble pourtant que son confrère de la fable " le Chat et le vieux Rat " en possède un peu plus : le grelot ne lui eût promis " rien qui vaille."

Aussi, tous humblement de courber la tête. Si " monsieur le doyen " ne voit aucun autre expédient à proposer, lui dont la prudence est connue, à quoi bon pour les menus ratons d'y contredire ! Ce n'est pas plus vrai. Il en va tout ainsi dans la vie : quand les puissants, les sages ont parlé, force est aux faibles de se taire. Heureux encore, si, tout en condamnant tout bas, ils ne vont pas jusqu'à approuver hautement ! Heureux, dis-je, si

Chose ne leur paraît à tous plus salutaire.

III

La difficulté.....

.....
On se quitta.

Au troisième acte, le drame se dénoue. Il ne s'agit plus que d'employer le moyen si " prudent." Hélas ! pourquoi la facilité de concevoir l'emporte-t-elle sur la force d'agir ? Ne disons trop rien cependant : quand on voit pareil événement se produire tous les jours chez les hommes, qu'offrirait-il d'étonnant chez de misérables rats ? Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde ; l'appui manqua et le globe demeura fixe sur ses bases. Ainsi des rats. Pour attacher le grelot, il suffirait d'un habile ; le doyen, personne fort prudente, y semblerait tout

préparé. Par malheur, le doyen même fait défaut à l'entreprise ; des autres, l'un se croit trop sage, le second pas assez rusé. Tous se dérobent " si bien que sans rien faire, on se quitta."

Chez Archimède, il y avait volonté, décision ; ici, on n'aperçoit que lâcheté, indécision. Tant il est vrai qu'une bête, si avisée qu'elle soit, trahit toujours la bête par quelque endroit !

Notez en passant la brièveté du dialogue qui anime l'action et précipite le dénouement. L'un dit " Je ne suis pas si sot" ; l'autre : " Je ne saurais" ; et l'on se quitte sans autres formalités. Comme mainte assemblée parmi les hommes, le "conseil des rats" se termine *en queue de poisson*. Ne pourrait-on pas soupçonner ici quelque intention d'ironie chez le Bonhomme ? Il le fera bientôt entendre clairement. Il en fut de leur projet comme des projets athéniens : ceux-ci discutèrent, et Philippe s'empara de leurs provinces. Les rats se séparèrent sans rien exécuter et Rodilard continua leur "déconfiture."

Ce dénouement est-il bien celui qu'on espérait ? Les chercheurs d'effet souhaiteraient sans doute une issue plus palpitante à ce drame. Si, par exemple, maître Rodilard tombait inopinément au milieu du docte sénat pour croquer le reste de la " gent trotte-menu," quel coup de théâtre ! Fort bien ; mais cette fin formerait double emploi avec celle du " Chat et le vieux Rat " Puis, elle ne concorderait pas avec la moralité à tirer. Le Bonhomme possède quelque grain de philosophie et

conter pour conter *lui* semble peu d'affaire.

Or, la leçon voulue en cet endroit doit découler du défaut d'exécution, non pas d'un malheur qui en serait la conséquence. Le retour de Rodilard n'a donc ici aucune raison d'être. Et la symétrie ? le chat, au premier acte, les rats au deuxième, les rats et le chat au troisième : voilà bien une disposition parfaite ! Dieu merci ! la théorie de l'art pour l'art, inconnue à nos ancêtres classiques, le fut pareillement à La Fontaine.

* * *

J'ai maints chapitres vus

.....

Voire chapitres de chanoines.

Cette réflexion finale nous ramène à notre point de départ. Nous avons raison de le dire après Taine. Ce drame ne repose nullement sur une invention du poète : ce dernier en a été le

témoin oculaire. Je parierais même encore une fois que cette délibération de rats voile un chapitre de chanoines. Ceux de la Sainte Chapelle, quoi ! les mêmes peut-être que Boileau devait ridiculiser dans le "Lutrin." La Fontaine cède ici au goût de son temps : mordre chanoines était de mode au temps des prébendes. Pourquoi lui en faire un crime, lorsque tant d'autres ne l'ont pas considéré comme tel ?

La morale, énoncée en quatre vers, est une de ces vérités d'expérience, comme La Fontaine aimait à les exposer. Il n'est pas toujours docteur ; parfois il se contente d'une simple constatation. Ainsi donc le monde est peuplé d'Aristobules et de Thrasybules : entendez qu'il faut se garder de la prolixité dans les conseils. Conseillez, c'est bien ; surtout mettez la main à l'œuvre ; aidez le faible, quand il succombe sous le fardeau ; apportez enfin votre quote-part à la réalisation de l'œuvre commune. Au besoin n'hésitez pas à vous sacrifier, si le salut de tous en dépend ! Morale tout anti-individualiste, qu'il serait bon de répéter souvent à notre siècle d'égoïsme.

Auteur dramatique, peintre, philosophe, moraliste, je dirais enfin décorateur : voilà encore La Fontaine, toujours lui-même, dans le "Conseil tenu par les rats !"

E. C.

N° III.

N. B.—Des Religieuses enseignantes nous ont prié de leur soumettre, outre la nomenclature des titres de *devoirs* littéraires, le *plan* et parfois aussi le *développement* complet qui peuvent servir de jalons et de guides aux élèves.

Cette réclamation nous paraît juste et légitime : nous nous faisons un plaisir d'y donner droit dès aujourd'hui, en prenant pour sujets de compositions littéraires des thèmes qui sont à la portée de tous. L'important, dans la formation des facultés, du goût et du style, est l'art de l'*invention*, de la *disposition*, de l'*élocution*, mis à profit d'une façon personnelle, intéressante et surtout littéraire.

Dans ce numéro de la REVUE, nous commençons à publier quelques-uns des *devoirs* que nous avons fait traiter par les élèves d'une même classe. Ces essais, tout modestes qu'ils sont, inspireront sans doute à d'autres professeurs la pensée de tenter quelque chose du même genre sur les *sujets* déjà indiqués dans notre publication, ou d'autres à leur choix.

Rappelons, en deux mots, que pour réaliser ces développements il faut recourir aux *sources* d'invention, aux notions sur le *plan*, que nous avons étudiées

l'an dernier dans cette REVUE (pages 199... et 343...). En cherchant le *mot* qui sert de titre au devoir dans le dictionnaire de LITTRÉ ou celui de BESCHERELLE, on trouvera aisément la matière de l'élocution ou du développement littéraire.

N'oublions pas qu'il est très important de chercher et de déterminer en classe, avec le concours de tous les élèves, le *plan logique* que chacun devra ensuite traiter en étude : cette méthode est indispensable jusqu'à complète initiation aux secrets de l'art d'écrire.

1. Le corps humain. — 2. La tête. — 3. Les yeux. — 4. La physionomie. — 5. La bouche. — 6. L'oreille. — 7. La langue. — 8. Le goût. — 9. La voix. — 10. L'odorat. — 11. Le cœur. — 12. Le sang. — 13. La main. — 14. Le pied. — 15. Le squelette. — 16. L'âge.

I. — LE CORPS HUMAIN.

A. — Plan.

I. **Début** : *Perfection* relative du corps humain... *comparaison* avec la nature inférieure... excellence de notre organisme, supériorité.

II. **Milieu** : 1. **Organisme** du corps humain : tête, buste, extrémités, viscères, sang, nerfs... — 2. **Fonctionnement** de l'organisme : mouvement... entretien de la vie... relations extérieures... repos... sommeil... mort.

III. **Conclusion** : Beauté... fragilité... néant... espérance chrétienne de la résurrection et de la gloire.

B. — Développement.

(*Devoir d'élève.*)

Ici-bas, il est un corps plus parfait que tous les autres : c'est le corps humain. La matière, sous ses aspects divers, se prête à mille transformations : elle est inerte et obscure dans le marbre ou le lingot d'or, lumineuse dans les astres lointains ; elle est organisée et vivante dans le brin d'herbe, dans le tissu d'une feuille de rose, dans le tronc noueux du chêne ; elle s'anime et se meut dans l'insecte inaperçu, dans l'aile frémissante ou multicolore de l'abeille et du papillon, dans la stature massive de l'éléphant. Mais elle s'ennoblit et s'élève merveilleusement, quand elle passe en la substance même de l'homme, pour y servir une âme raisonnable, libre, immortelle.

Unie à l'âme d'une manière substantielle, la matière qui compose le corps participe à la fois à sa dignité, à ses prérogatives, à son empire. Si l'homme est le "le roi de la création," il l'est par

son être tout entier, par l'âme et par le corps. Le mot même de *corps* appartient surtout au corps humain ; il désigne dans le langage usuel le corps par excellence, le chef-d'œuvre des mains divines qui l'ont pétri à l'origine des âges.

Un coup d'œil, rapidement jeté sur son organisme et sur le fonctionnement de cet instrument, admirable de perfection, de légèreté et de force, suffira pour en découvrir la beauté et en laisser entrevoir la fragilité et le néant.

*
* *

Ne pourrait-on pas comparer le corps humain à un édifice artistement construit ? Le squelette en détermine la charpente cachée et la forme générale : près de 250 pièces, les unes longues, les autres courtes, d'autres plates ou renflées, entrent dans la structure de ce temple, s'enchevêtrent sans confusion, alternent avec symétrie, se soudent avec grâce, se solidifient avec l'âge et le temps.

Toute la construction se dresse avec élégance en ne s'appuyant que sur les pieds, que l'Écriture nomme justement les *bases* : on dirait que l'homme ne touche la terre que pour en prendre possession et y régner ; tandis que les animaux vivent courbés comme des esclaves condamnés à servir, le corps humain est droit comme celui d'un maître qui commande.

Les membres inférieurs forment comme deux colonnes, solides et résistants piliers qui ont le privilège de se plier au genou sans douleur et sans crainte de rupture. À eux seuls, ils égalent en hauteur le reste de l'édifice, sauvegardant ainsi la loi des proportions. Ils supportent sans gêne, sans lourdeur, sans embarras, le buste si habilement travaillé en une sorte de nef élancée, dont les côtes constituent la voûte protectrice : celle-ci s'articule en arrière sur la colonne vertébrale, et s'appuie par devant sur le solide revêtement de la poitrine.

Ce buste cache des merveilles : en haut, c'est l'organe de la respiration et de la rénovation du sang ; au milieu c'est l'organe moteur qui entretient la circulation et le phénomène de l'irrigation ; puis une cloison ou un voile consistant sépare ce sanctuaire de la vie, de la cavité où s'élabore, dans le silence et l'inconscience, en dehors du domaine de la volonté libre, les fonctions de digestion, de nutrition, d'assimilation.

Le cou et les bras sont comme le transept ou la croix de ce

temple, comme la tête en forme le chevet ou l'abside. L'œil du curieux admire et s'étonne au bas des splendides nefs des antiques cathédrales ; il satisfait surtout son avidité à l'entrée du sanctuaire, où le génie tente son essor par les plus surprenantes combinaisons. Il en est ainsi de l'édifice humain. Le transept retentit du murmure de la prière, de la grave psalmodie, des éclats du chant, des accents de l'éloquence. L'abside, solidement recouverte du granit crânién éclairée par les vitraux des sens, ornée des parures qu'épandent sur la physionomie la joie, les grâces, le sourire, ou assombrie des voiles qu'y tendent le deuil, la tristesse, les larmes, est le sanctuaire intime de la pensée, de la vie intellectuelle et morale.

Tout l'édifice enfin se complète par le revêtement d'un tissu blanc, mince, très souple, doué d'une extrême sensibilité. Sous cette enveloppe courent les filets de nerfs, les ruisseaux de sang, à la surface, dans les profondeurs des muscles charnus, rouges, contractiles.

Grâce à ces muscles, le fonctionnement de l'organisme humain entretient la vie, d'abord faible, inconsciente chez l'enfant au berceau, bientôt débordante, plantureuse, agitée dans l'adolescent, ardente et vive dans la jeunesse, vigoureuse et puissante dans l'âge mûr.

L'attitude, la physionomie, le geste, un simple regard, un léger mouvement, un rien trahit l'âme, ses sentiments, ses émotions, ses passions. La main, aidée des doigts, est l'instrument de l'art, du travail, de la conservation : elle, qui caresse sans l'offenser la fleur la plus tendre, peut, en recueillant ses forces, renverser avec fracas des masses gigantesques, percer les montagnes, lancer dans les airs les colossales pyramides ou sur les flots les cuirassés et les paquebots monstrueux. Le pied, infatigable et inusable dans la marche modérée, devient agile à la course qui sauve du danger ou qui entraîne à la victoire.

Tout l'organisme concourt au mouvement, au développement des forces, aux exercices gymnastiques, aux diverses variétés du travail. Il est un signe de la présence, de l'action de l'âme, en même temps qu'un instrument qui ennoblit ou dégrade.

Mais le corps, qui répare sans cesse ses énergies par quelques aliments, se refait aussi par le repos et le sommeil. Les organes s'épuisent dans l'activité de leurs fonctions : l'œil se ferme, chaque nuit, à la lumière, l'oreille au bruit, la bouche à la parole et au

chant : le mouvement cesse, les relations extérieures sont suspendues, la circulation et la respiration se ralentissent. Hélas ! en lui et autour de lui, bourdonnent incessamment les maladies innombrables, les dangers, les menaces de mort. Le péché, en suspendant jadis les effets de la grâce originelle, a déposé dans ses membres un germe de faiblesse, de ruine, de désagrégation finale. Abandonné à lui-même, il devient cendre et poussière, l'être le plus vulgaire, le plus repoussant, le plus méconnaissable.

* * *

Ces considérations découvrent à la fois la grandeur, l'excellence, la beauté du corps humain. "L'homme, dit Lacordaire, rassemble la magie des deux mondes auxquels il appartient, le monde des corps et le monde des esprits... Chaque pli de ses traits, chaque mouvement de sa vie renferme sous une seule beauté le double empire du bien visible et du bien idéal."

Elles laissent aussi entrevoir "le peu que nous sommes" : un roseau fragile qui se brise au moindre souffle, un roi dépossédé ingénieux à ignorer ses misères, à les appesantir souvent, rarement à les utiliser ; un prisonnier qui s'amuse à baiser ses chaînes au fond d'un cachot, jusqu'à l'heure de l'exécution de la sentence divine.

Mais après les humiliations du tombeau et les insultes des vers aux ossements, les souffles de la résurrection feront germer les sépulcres et reflleurir le corps transfiguré, associé pour toujours à l'âme au sein de la gloire céleste.

A. B.

II.—LA TÊTE.

A.—Plan.

I.—**Début** : Étymologie du mot *tête*... aspect général... sanctuaire et cime...

II.—**Milieu** : 1. Cime extérieure et racine des nerfs... sanctuaire de la vie intellectuelle, affective, morale, surnaturelle : c'est la *description* ; beauté, agréments, effets divers... 2. Rôle de la tête... importance : roi, prêtre... chrétien : baptême... applications morales : abus, dangers, péchés.

III.—**Conclusion** : L'homme survit par la tête : les arts... les mérites ou les fautes ; châtimement ou récompense.

B.—Développement.

(*Devoir d'élève*).

Est-on curieux d'étymologie française ? Comme d'ordinaire, c'est la racine latine qui est en cause : *Testa* signifiait à Rome *pot de terre* ; en preuve, nous gardons encore le mot *têt*, comme relique de ce sens originel. Puis, dans la langue vulgaire, le terme prit la signification de boîte osseuse, crâne, teste, *tête*.

En fait, ce mot désigne la partie supérieure et la plus noble du corps humain. C'est par elle que l'homme est roi et prêtre de toute la création inférieure. Elle préside à toutes les œuvres et répond de tous les actes, selon le proverbe connu : " Quand le bras a failli, on en punit la tête." Comme un chapiteau élégamment sculpté, elle repose sur le sommet de la colonne vertébrale, et cette position lui laisse toute la liberté et l'initiative désirables. Si le corps est un temple, la tête en est le sanctuaire ; si le corps est le tronc de l'arbre, la tête en est la cime.

* * *

Cette cime, qui couronne le corps, a elle-même pour couronne la chevelure, végétation aux mille couleurs, qui l'orne comme un diadème, qui l'encadre de façon à relever ce qu'elle offre de charmes. De la tête, du cerveau, comme d'une racine interne et cachée, sortent les ramures nerveuses qui portent partout la sève, le mouvement, le sentiment, la vie.

Ce sanctuaire est le lieu sacré, témoin des mystères les plus surprenants : l'intelligence y rend les oracles de ses pensées et de ses raisonnements ; l'esprit s'y prosterne devant ses idées et ses conceptions ; l'imagination, devant ses fantômes et ses représentations ; la mémoire y adore ses souvenirs et ses réminiscences ; la volonté, ses désirs et ses sentiments, ses résolutions et ses amours ; la conscience y édicte ses arrêts et les sanctionne. Tout converge et aboutit à ce sanctuaire : ébranlements des sens, impressions de la nature extérieure, vie individuelle, familiale, sociale, morale, surnaturelle.

Quelle ineffable beauté possède cette tête humaine ! La serene majesté du front, la clarté des yeux, le feu et l'éloquence du regard, la grâce des lèvres et du sourire, le concert exquis des traits, l'incroyable variété des caractères et des expressions de la face, miroir d'une âme qui est le miroir de Dieu, que de faisceaux

lumineux condensés sur cette figure, à la fois trône d'un dominateur et phare toujours allumé !

Quelle abondance d'agréments procure cette tête humaine ! Là sont les yeux qui reçoivent l'impression si douce de la lumière, les images des objets et des physionomies aimées ; là, les oreilles perçoivent les grondements de la foudre et des flots, le murmure des vents, le chant de la nature et des oiseaux, les accents de voix amies, les symphonies des instruments ; là, l'odorat subtil, fin, délié, s'enivre des senteurs naturelles et des parfums artificiels ; là, le goût se délecte de la saveur des mets délicats et des fruits exquis ; là, la parole ou affaiblit ses accents, ou éclate en ondes sonores et harmonieuses, puis se transforme à volonté en mélodies solitaires, en accords souples et moelleux qui s'entrecroisent dans l'harmonie des chœurs, langage de l'âme à l'âme, d'autant plus séduisant qu'il se fait accompagner des instruments de l'art musical.

Quels effets merveilleux produit cette tête humaine ! Un seul signe est tout un langage : par ce signe elle exprime l'affirmation ou le refus, elle témoigne l'admiration ou l'indignation, la répugnance ou l'incertitude. Dans les passions, la tête prend des positions et des mouvements expressifs : droite, elle trahit la confiance, la dignité, la modestie ; baissée en avant, elle révèle l'humilité, la honte, la tristesse ; penchée sur le côté, elle traduit la langueur, la pitié, la commisération ; elle s'élève dans l'arrogance et la flétrissure du vice, comme dans la supplication et l'apaisement du couroux céleste ; elle se renverse en arrière dans la fierté indignée, dans la ferme opiniâtreté ; mobile, elle accuse la légèreté, l'irréflexion, l'inconstance ; raide, elle annonce je ne sais quoi de féroce et d'inflexible. Enfin, comment dire tout ce que peuvent signifier et produire le port, l'attitude, les mouvements de la tête ?

En un sens, cette tête humaine, c'est l'homme. " Mettre à prix la tête " de quelqu'un, n'est-ce pas y mettre sa vie ? Et si l'on veut d'un mortel faire un monarque, l'investir du pouvoir suprême, déclarer qu'il est désormais le premier dans la nation, qu'il tient la place même de Dieu en ce monde, il suffit que l'on couronne sa tête. L'Eglise catholique confère d'une façon analogue le sacerdoce royal à ses ministres : elle leur place sur la tête, non plus un diadème d'or et de pierreries, trop fragile emblème du néant des grandeurs dynastiques, mais une modeste couronne naturelle, taillée à perpétuité dans leur chevelure, glorieux souve-

nir de la sainte couronne d'épines du Christ Rédempteur ; elle leur rappelle la sublimité de leur vocation et aux fidèles la grandeur de leur consécration sacerdotale.

Le dernier de ses fidèles reçoit lui-même, en naissant, l'eau sainte et l'onction sacrée sur la tête, au jour du baptême : gracieux symbole qui laisse entendre la régénération de son âme et la participation lointaine au royal sacerdoce de Jésus-Christ.

Hélas ! que fait-on de cette tête ainsi consacrée ? Ce sanctuaire, de quelles profanations peut-être ne se voit-il pas souillé ! L'orgueil audacieux ne fait-il pas " lever la tête," et au-dessus des hommes pour les mépriser, et contre Dieu pour le braver ? Que de fois le chrétien refuse de " courber la tête " sous l'autorité, de " l'incliner " devant la majesté, de la " baisser " sous la puissance ! Combien souvent il ose " redresser la tête " sous les coups mérités de la justice, et contre l'amour pour lui mieux échapper ! Voyez les mouvements de cette tête traduisant ou les moqueries stupides du dépravé, ou les doutes injurieux du sceptique, ou les insolentes négations de l'impie. Et ces fronts hautains et durs, auxquels on croirait qu'un cœur avili a pour jamais défendu de rougir : les avez-vous rencontrés ? Et ces yeux, leur curiosité indiscrete, effrénée, insatiable, les feux sombres qu'y allument la colère et la vengeance, la haine et les inavouables convoitises ; et ces oreilles largement ouvertes aux suggestions perfides, aux flatteries, aux propos malsains ; et cette bouche, organe de l'ignoble gourmandise et de la hideuse intempérance ; ces lèvres, mères des sourires sans sincérité et des rires sans pudeur ; cette langue, " monde d'iniquités," coursier sans frein, incendie inextinguible : les avez-vous rencontrés ces foyers de ténèbres, d'infection et de mort ?

L'homme, a dit le divin Maître, est impuissant à " changer ses cheveux de couleur " ; mais il a le redoutable pouvoir de faire produire à sa tête des péchés plus nombreux que les cheveux dont elle est couronnée.

* *

Un jour la mort vient anéantir la grandeur et la splendeur de la tête. Néanmoins l'homme tente encore de se survivre par la tête : le crâne se désagrège le dernier au fond du cercueil pulvérisé ; l'art immortalise la tête par la photographie, le tableau, la statue, le buste, la pièce de monnaie, le bas-relief ; l'âme surtout, en l'abandonnant aux vers du tombeau, emporte au tribunal du Juge souverain ses défaites et ses triomphes, en attendant qu'elle

viennent, sur le signe définitif du Créateur, la ressaisir, la ranimer ou pour subir les douleurs du supplice qui n'expie rien, ou pour ceindre la couronne qui ne se flétrit plus !

A. E. R.

III.—LES YEUX.

A.—Plan.

- I. **Début** : œil... organe de la vision... nature... parties... excellence...
 II. **Milieu** : 1. Description de l'œil, du pourtour...—2. Utilité pratique... scientifique... littéraire... artistique... morale.
 III. **Conclusion** : Dangers... surveillance, modestie... vision céleste, fondement de la béatitude.

B.—Développement.

(*Devoir d'élève*).

L'œil est le sens qui se recommande le plus à l'attention de l'observateur : il est l'organe de la vision dans l'homme et la série animale. Aucun sens n'est plus merveilleux de sa nature, plus délicat par sa structure, plus expressif par son langage muet, plus révélateur des sentiments de l'âme, plus nécessaire et plus utile par son rôle physique. Il se compose d'une dizaine de parties qui s'enboîtent et s'emchâssent les unes dans les autres, comme les rouages d'une montre ; membranes et humeurs ont chacune leur valeur, leur fonction sur les rayons lumineux qui les viennent caresser et embellir à la fois. Quelle merveille de l'artiste divin ! La privation ou la perte de cet organe sera toujours l'une des plus inconsolables épreuves de la vie et l'apologie la plus éloquente de l'excellence de la vision.

* * *

Logé dans les cavités de l'orbite, glissant et mobile sur des membranes rougeâtres et humides, protégé par les paupières bordées de cils protecteurs, lesquelles palpitent tout le jour comme des papillons pour s'appesantir et se clore paisiblement durant le sommeil ; entouré par une éminence légèrement arquée et défendu par une palissade de bruyère épaisse contre la poussière et les ruisseaux de sueur qui descendent du front ; garanti en bas par

l'émergence presque imperceptible de la joue, l'œil domine en roi, commande en maître, exerce son empire sur le corps humain et sur la nature extérieure. A travers l'écartement du double rideau des paupières, son globe gracieux saisit par sa blancheur luisante, par ce coloris irisé bleu comme l'azur, noir comme l'ébène, gris comme le granit, roux comme le marbre, verdâtre comme les ondes de l'océan ; et tandis qu'au centre la prunelle magique rayonne, étincelle, flamboie, ou bien caresse, apaise, captive, l'éclat d'un vernis diaphane, plus beau que le cristal le plus pur, achève de conquérir l'admiration à ce bijou animé et unique dans la création.

Mais l'admiration serait-elle stérile ? Non pas : " l'œil est la lumière du corps," a dit lui-même le divin Maître. Il concourt, par son utilité pratique, au mouvement, au déplacement, aux nécessités usuelles de la vie. Que signifient les locutions proverbiales, inventées par le bon sens du peuple ? " Avoir bon pied, bon œil," c'est être vigilant, alerte, vigoureux ; " avoir l'œil exercé " c'est voir bien et promptement soit le gibier, soit l'ennemi, soit le péril qui menace dans une navigation côtière ou sur la voie ferrée ; " avoir le compas dans l'œil " se dit d'un artisan qui apprécie avec exactitude les dimensions à la seule vue de la surface ou de la distance ; " avoir l'œil au guet," c'est faire attention à ce qui se passe, c'est aussi " avoir l'œil à une affaire," à un contrat, à un compte, ou l'"avoir sur une chose," en veillant sur elle attentivement, comme une mère doit "avoir l'œil sur" le berceau de son enfant. Que ne pourrait-on ainsi "faire passer sous les yeux ?" Il suffirait d'examiner le rôle pratique de l'œil pour " faire ouvrir de grands yeux " au lecteur étonné.

" Suivez de l'œil " le savant dans son laboratoire, Pasteur et Edison, l'écrivain à sa table de travail, Littré et Brunetière, l'artiste armé de sa palette ou de son ciseau, Raphaël et Michel-Ange ; savants et artistes " ont les yeux au bout des doigts," ce qui veut dire qu'ils sont doués de talent, de finesse et de tact ; écrivains et littérateurs " ont des yeux d'aigle, de lynx et d'Argus," c'est-à-dire une grande pénétration d'observation, de raisonnement qui leur permet de voir loin et juste. Ce qui toutefois ne laisse point entendre que la cécité altère l'intelligence ou amoindrit nécessairement la valeur artistique, littéraire de celui qui en est frappé. Quelle belle galerie historique l'on pourrait former de ces aveugles célèbres, dont l'artiste sulpterait le visage sur le modèle

des statues grecques, sans yeux ou sans regard ! Il n'est pas moins vrai que de tous les sens la vue est le plus esthétique, le plus indispensable à l'efflorescence des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Il joue aussi un très grand rôle dans la morale. On l'a dit et on le redira avec raison : " les yeux sont le miroir de l'âme," et tout le monde sait qu'il n'y a pas que la maman qui sache " lire dans les yeux " de l'enfant, de l'adolescent, du jeune homme et de la jeune fille. Le regard est l'indice des qualités morales, des sentiments et des passions, des vices et des vertus. Le langage commun a consacré cet axiome en termes vrais, justes et hardis ; on dit couramment : " avoir l'œil spirituel, sagace, malin, doux, tendre, inquiet, méchant, agaçant, tripon ; avoir les yeux mourants, languissants, tristes, sombres, rêveurs, hagards, effarés, effrontés." L'orgueil brille dans les yeux ; la colère les gonfle, comme la douleur les voile, ainsi que l'horreur et la compassion. On " aime quelqu'un comme ses propres yeux, plus que ses yeux," tandis qu'à d'autres on sait " faire les gros yeux, et les rouler " avec indignation et reproche.

* *

Heureusement que l'âme a aussi un œil, et la foi des yeux ! Heureusement que " l'œil de Dieu voit tout, pénètre tout, perce le fond des abîmes ! "

Un proverbe espagnol dit que " les yeux sont toujours enfants," c'est-à-dire que le plus mauvais spectacle amuse ceux qui le regardent. C'est traduire gracieusement le danger de la curiosité malsaine, des occasions pernicieuses à l'innocence et à la délicatesse. C'est faire l'éloge indirect de la prudence, de la modestie, de la réserve, de la vertu. La vertu seule, conservée sans tache ou reconquise à main armée dans une lutte qui ne s'achève qu'au tombeau, méritera à l'œil régénéré la béatitude de la vision céleste.

W. C.

* *

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;

Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leur couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore,

SULLY PRUDHOMME.

IV.—L'ODORAT.

A.—Plan.

I. **Début** : Ce sens est le moins noble... utilité... moins développé chez l'homme que dans certains animaux, pour qui il sert de moyen de connaissance.

II. **Milieu** : 1. Description du nez... ses parties... ses variétés, occasion de proverbes et locutions... 2. Ses avantages : organe conducteur des odeurs... des aveugles... des dégustateurs... son affaiblissement... usage.

III. **Conclusion** : sens du mot au figuré... application morale... sur-naturelle.

B.—Développement.

(*Devoir d'élève.*)

L'odorat est au dernier degré de la hiérarchie des sens : c'est le moins noble, le moins esthétique de tous. Faut-il en conclure qu'il est inutile ? Nullement. Dieu l'a donné à l'homme, et l'on sait que l'œuvre entière du Créateur est belle et *bonne*.

Dans la série animale, ce sens est parfois plus subtil et plus développé que chez l'homme ; ce sens, selon Buffon, est pour les animaux comme un œil qui voit les objets, non-seulement où ils sont, mais même partout où ils ont passé. Si l'homme connaît par la vue,

par la raison et la réflexion, la brute atteint la connaissance, seulement à l'aide des yeux, de l'instinct et de l'odorat : dans les desseins de Dieu, elle est faite pour concourir aux plaisirs et aux besoins de l'homme, son maître.

* * *

Avez-vous jamais rencontré quelque visage, privé de cette partie saillante qui est placée entre le front et la bouche ? Quelle repoussante difformité ! Quelle infirmité humiliante ! Le nez n'est donc point chose si indifférente, bien que d'en parler seulement provoque le sourire. Par sa base ou racine il tient fortement au léger prolongement aigu de l'os frontal, et par sa partie antérieure il se laisse plier à droite et à gauche, flexible et docile sous la main qui le touche. Les ouvertures nasales livrent passage à l'air respirable et aux odeurs : une légère cloison interne les sépare, et la membrane, sorte de tapis rouge qui les revêt, est sillonnée de ramures nerveuses qui perçoivent les senteurs.

La variété de forme que prend cet appendice central du visage est vraiment étonnante : pourquoi faut-il qu'elle soit plaisante aussi ? Les nez à la *Cyrano* prêtent un fondement au proverbe qui parle de "mener les gens par le bout du nez," et si celui-ci dépasse souvent les proportions communes, que de fois il reste au-dessous des moindres en plongeant si loin sa racine qu'il semble disparaître. Tel est doté d'un "beau nez à porter lorgnon ou lunettes : on dit que c'est "avoir du nez," et "bon nez" sans doute ; tel autre "aperçoit le bout du sien" pointu, aigu, effilé en lame de rasoir, et on le voit "porter au vent," "en haut" et "en l'air." Nez aquilin et royal, nez de perroquet ou de turet ; nez retroussé, camus ou camard ; nez aplati, épaté, écrasé : la nature est capricieuse, parfois cruelle, car le reste de la figure ne déplairait pas, sans le "trop ou le trop peu" du nez : et le mordant Pascal a dit du "nez de Cléopâtre que s'il eût été plus court—c'est le 'trop'—la face de la terre aurait changé."

Mais le nez possède des qualités, présente des avantages : "bien fait," il exige tribut et subvention de la beauté physique. Ce cornet naturel recueille l'arome des fleurs, des foins et des prés, des bois et des jardins, le long du sentier champêtre et ensoleillé, les senteurs du parfum artificiel, comme il condense les émanations odorantes des grèves océaniques, d'une rue populeuse où passent tour à tour les bouffées des magasins de tabac, de souliers,

d'épicerie, de boucherie. Les aveugles des villes se guident, dit-on, par le flair : ils s'aperçoivent ainsi de l'officine du coiffeur et du pharmacien, de la cave d'un marchand de liqueurs, de la cuisine du restaurateur, du voisinage même du marchand de journaux. Il est même des dégustateurs qui discernent le *bouquet* des vins mieux à l'odorat qu'au goût. En résumé, nous sommes tous dégustateurs, car l'odeur d'un bon repas est un avant-goût de l'appétit qui lui fera honneur bientôt.

Malheureusement cette exquise sensibilité de l'odorat s'émeusse avec une surprenante rapidité. Quelques instants passés dans une atmosphère qui est chargée d'effluves odorantes, et les odeurs arrivent à n'être plus senties : comme le goût, l'odorat se blase. Il est vrai qu'un courant d'air pur suffit à lui rendre son pouvoir de perception. Chose merveilleuse et d'expérience, l'on peut suspendre momentanément la perception des senteurs, en s'abstenant de respirer par le nez ; l'air devenu stagnant à la surface de la membrane interne cesse de l'impressionner ! C'est le problème, à données inconnues, de la diffusion des atomes odorants et de leur action subtile sur l'épanouissement nerveux.

* * *

L'âme perçoit aussi les odeurs, et sa vie morale est soumise aux "bonnes" et aux "mauvaises." Ornée des fleurs de l'innocence, des lis de la pureté, des violettes de l'humilité, des roses de la charité, des myosotis de la reconnaissance, elle répand un angélique et céleste parfum : quiconque l'approche, la respire avec des tressaillements d'allégresse. Une telle vie est "en bonne odeur," et au terme de la carrière, on "meurt en odeur de sainteté." Ternie de vices et desséchée par le souffle des passions, l'âme dégage des exhalaisons fétides, nauséuses, repoussantes, des miasmes pestilentiels et délétères : malheur aux victimes qu'elle attire ! son venin inocule la mort.

Il est des senteurs que le monde ignore,
 Il est des parfums qu'on respire encore ;
 Lecteur, puissent au ciel tes soupirs innocents
 Monter comme l'odeur d'un agréable encens !

L. J.

ORIGINE DES NOMS DE FAMILLE.

(Suite. V. p. 99.)

L'on voit si la *campagne* a fourni aux noms de famille un contingent qui n'a rien à envier à celui de la *ville*.

Après avoir observé autour de soi, l'homme s'est regardé lui-même et a observé son semblable. Voici, en effet, une nouvelle série de noms tirés de la *taille* des individus, de leur *physionomie*, de leurs *vêtements*, de leurs *qualités* intellectuelles et morales, de leurs *relations* sociales.

L'aspect physique à servi à dénommer les familles Beau, Lebeau, Belle, Lebel, Labelle, Bellot, Bellet, Belliveau; Blanc, Leblanc, Blanchet, Blanchin, Blanchard; Beauregard; Blond, Blondel, Blondeau, Blondin, Leblond; Brun, Lebrun, Brunet, Bruneau, Brunel; Jaune, Jaunet, Jauneau, Lejaune, Jaunard; Fauvel, Fauveau; Gentil, Legentil; Joli, Joly, Joliet, Jolivet, Joliette; Gris, Legris, Griset, Grisart, Grisdelin; Noir, Lenoir, Noiret, Noïrot; Vert, Verdelet, Levert; Bossu, Bossuet, Bossard, Boussu, Lebossu, Lebossé; Canu, Canut, Chenu, Chauve, Lechauve, Chauvain, Chauvet, Chauvin, Chauveau, Chauvillon, Cauvin, Calvin, Calveau, Calvet; Clair, Leclair; Court, Lecourt, Courteau, Courtel, Courtemanche, Courtois, Courtin, Courtet; Grand, Legrand, Grandet, Grandin, Grondin; Gras, Grasset, Legras; Gros, Legros, Grosset; Lafrisade, Leborgne, Lecamus; Bègue, Lebègue, Begou, Boîteux; Long, Longuet, Lelong, Dulong; Lesourd; Rouge, Rouget, Lenain; Petit, Lepetit, Petitot, Petitalot; Roux, Leroux, Rousset, Roussel, Rousseau, Rousse, Rousselet, Rousset, Roussinet, Rouleau.

Les qualités morales ou les défauts intellectuels et moraux, ont amené d'autres appellations: Bonenfant, Bonvoisin, Beauvoisin, Compagnon, Compain, Compan, Parent, Cousin, Cousineau, Cousinet; Doux, Ledoux, Ladoucette, Ladouceur, Doucet, Doucin, Doucinet; Filiâtre, (corrélatif de marâtre, fils d'un premier mariage: diminutif: Filiatrault et le composé: Malfiliatre); Fil-leul, Bon, Lebon, Bonneau, Bonnet, Bonnard; Frère, Lefrère, Fréret, Frérot; Garceau (diminutif de *gars*, garçon); Généreux;

Gendre, Legendre, Gendron, Gendros ; Clément, Clémenceau ; Fort, Lefort, Duford ; Guillard, Gauchez ; Gay, Legay ; Hardy, Lehardy ; Lamoureux, Lamouroux ; Lamy, Amiot ; Laisné, Lebas, Basset ; Ledret, Lefranc ; Lefinet, Lemeilleur ; Lesage, Letendre, Léveillé ; Le Jeune, Lajeunesse, Levieux, Vieillard, Viellard, Villars, Lemarié, Marier, Lemieux, Lepire, Le Vigoureux, Vigoureux, Maudit, Maufait (male factus), Moffet, Mauvoisin ; Neveu, Nepveu, Sageot, Sauvage, diminutif Sauvageau, Sauvaget ; Tardif, Letardit, Têtu, Testard.

L'habillement même a fourni des noms, comme Bure, Burel, Bureau, Buret, Burat, Debureau, Chapel, sorte de légère coiffure des trouvères, à bord très étroit, et son dérivé Chapelet ou petite couronne autour de la tête : nous saluons avec respect et admiration l'homme d'Etat et l'illustre orateur Canadien-français, dont la mémoire harmonieuse dort sous la tombe sur laquelle est gravé le nom désormais historique de Sir Chapleau !

(A suivre.) - 194

N° V.

—

La Légende napoléonienne au XIX^e siècle.

—

(Suite.)

De 1830 à 1840, la popularité de l'empereur ne cessa de grandir. Presque tous les théâtres produisaient sur la scène quel- que épisode du premier empire (1). SCRIBE, l'auteur le plus aimé du public, peuplait ses pièces de vieux grognards et de jeunes colonels. Quoique pacifique, le gouvernement de Louis-Philippe favorisait cette recrudescence d'enthousiasme. Il se flattait que l'imagination française, devenue trop belliqueuse, trouverait là comme un exutoire propre à l'apaiser. Aussi, le 5 mai 1840., fit-il devant la chambre des députés, par la bouche de M. de Rémusat, une déclaration qui eût un retentissement immense. Il présenta un projet de loi portant crédit d'un million, destiné à

(1). Ce fait est roppelé dans l' "Aiglon" Act. 1. se v.

couvrir les frais de la translation du corps de l'empereur à Paris. Le 10 juin la loi fut votée ! "Le monde tressaillait, a écrit H. Heine, à l'idée du géant de Sainte-Hélène sortant de son tombeau et se dirigeant vers la France, comme pour en prendre possession."

L'Angleterre consentit, avec beaucoup de courtoisie, à se dessaisir des restes de son plus redoutable ennemi. Un des fils du roi, le prince de Joinville, cingla vers Sainte-Hélène sur la frégate la *Belle Poule*, et, quelques mois après, il rapportait les cendres de l'empereur. Remarquez ce mot de "cendre," impropre, puisque le corps de Napoléon n'avait jamais été brûlé, mais jugé "poétique" par sa couleur d'antiquité.

Le 15 décembre, les funérailles de Napoléon furent célébrées au milieu d'une affluence énorme que les contemporains évaluent à plus d'un million de personnes. Le char funèbre était entouré des grands corps de l'Etat et d'un certain nombre de vétérans, débris encore vivants des victoires impériales. Au moment où le cortège déboucha sur l'esplanade des Invalides, un immense cri de "Vive l'Empereur !" sortit de trois cent mille poitrines. Après la cérémonie, le corps fut déposé sous le dôme des Invalides.

Il y est encore : malgré les prédictions sinistres que fit entendre Chateaubriand, toutes les révolutions ont respecté depuis lors ces magnifique reliques.

Une seule protestation s'était élevée, quand il avait été question de ramener en France les restes mortels de Napoléon ; ce fut Lamartine qui la fit entendre : "Quoique admirateur de ce grand homme, s'écria-t-il, je n'ai pas un enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance. Je ne me prosterne pas devant cette mémoire. Je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut, depuis quelque temps, substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté..."

Lamartine devinait que, tôt ou tard, quelque nouveau César capterait à son bénéfice la popularité démesurée de Napoléon. C'est justement—vous le savez, Mesdames et Messieurs,—ce qui arriva.

Depuis la mort du duc de Reichstadt, l'héritier direct de l'empereur était son neveu, le prince Louis-Napoléon, fils du roi de Hollande—Louis Bonaparte, frère de l'empereur—et d'Hortense de Beauharnois.

Il se posa aussitôt en prétendant. Dès octobre 1839, il tenta de gagner à sa cause la garnison de Strasbourg. Le coup

ne réussit pas. En 1840, il renouvela son essai et voulut avec quelques fidèles s'emparer de Boulogne-sur-mer. Il échoua encore, et la cour des pairs le condamna à la détention perpétuelle. Enfermé au fort de Ham, Louis-Napoléon s'en échappa en 1846, et se tint en repos pour quelques années.

Pendant ce temps, d'autres, inconsciemment, travaillaient pour lui. Thiers publia, de 1845 à 1847, les premiers volumes de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, où il fit apparaître en Napoléon I, non-seulement l'homme de guerre, mais l'organisateur, l'administrateur de génie. L'impression produite par ce livre fut très forte : en vain les *Mémoires d'Outre-tombe*, parus en 1848, peu après la mort de Chateaubriand, ravivèrent-ils le souvenir du despote impérial.—"Bonaparte, écrivit Chateaubriand, n'est plus le vrai Bonaparte ; c'est une figure légendaire composé des lubies du poète, des devis du soldat et des contes du peuple. Ce héros fantastique restera le personnage réel ; les autres portraits disparaîtront. Bonaparte appartenait si fort à la domination absolue que, après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous faut subir le despotisme de sa mémoire !"

La protestation fut sans grande influence : que peuvent les raisonnements d'un lettré contre l'imagination populaire ?

La révolution de 1848 survint, et il s'agit d'élire un président de la République. Louis-Napoléon se présenta. Les paysans ne le connaissaient guère : mais il s'appelait Napoléon ! Il fut élu par 5,400,000...

Deux mois avant l'élection, V. Hugo s'était fait le champion du prince dans un article du 28 octobre 1848 : — "Ce nom, Napoléon, déclarait-il, quel que soit l'homme qui le porte, veut dire Marengo, veut dire Austerlitz ; il veut dire : souvenir ! il veut dire aussi : Espérance ! .. La France a besoin d'un homme qui la sauve et ne le trouvant pas autour d'elle dans la sombre tempête des événements, elle s'attache avec un suprême effort au glorieux rocher de Sainte-Hélène. A notre avis, quand Louis-Napoléon ne serait qu'un nom, la France ferait bien encore de se déclarer pour ce nom immense."

Le 2 décembre 1851, trois ans plus tard, Louis-Napoléon établissait son pouvoir personnel par un coup d'Etat, et bientôt devenait empereur des Français sous le nom de Napoléon III.

Ainsi, Mesdames et Messieurs, la puissance du souvenir laissé par le grand empereur a suffi pour élever au trône un homme qui

portait le même nom que lui ! "Stat magni nominis umbra." L'ombre de ce grand nom a couvert et rehaussé le descendant qui s'en prévalait.

Dans la personne de son neveu, c'est Napoléon lui-même promu par des milliers de suffrages, qui remontait sur le trône. Et l'on peut dire, sans avoir besoin pour cela de solliciter les faits, que l'avènement de Louis-Napoléon marque le point culminant de de la légende napoléonienne.

* * *

Nous allons constater maintenant que la politique — qui avait si longtemps servi la mémoire de l'Empereur — s'est tournée finalement contre lui par un de ces revirements qui lui sont coutumière.

Une ardente réaction fut dirigée, sous le second Empire, contre ce que le fameux Proudhon appelait "la longue conspiration bonapartiste de 1825 à 1852." La cause de cette volte-face, il faut la chercher dans l'irritation profonde que le coup d'État fit naître dans une certaine fraction de l'opinion, surtout parmi les républicains. "Cette opération de police un peu rude," comme l'appelait indulgemment le vicomte de Voguë dans un récent discours académique, créa au second Empire des ennemis irréconciliables d'autant plus que, pendant les premières années de son règne, Napoléon III inaugura un régime résolument autoritaire.

Dans ce temps de silence forcé, entre 1852 et 1860, ils firent leur examen de conscience et se demandèrent où chercher les causes du succès foudroyant de Napoléon III. Avec la clairvoyance de la haine, ils devinèrent bientôt que c'était la gloire de l'oncle qui avait protégé le neveu et que, sans cette malheureuse légende napoléonienne, l'exaltation de Louis-Napoléon eût été très problématique.

De là à tenter une sorte de revision totale du règne de Napoléon I, il n'y avait qu'un pas, et le pas fut vite franchi. La plupart des œuvres publiées sur Napoléon I, pendant le second Empire, sont plus ou moins ouvertement inspirées par des rancunes politiques. — C'est au tacticien que s'attaque le colonel Chavras, dans son *Histoire de la campagne de 1815*, publiée en 1863 ; c'est l'administrateur et l'organisateur que Lanfrey veut démolir, dans son *Histoire de Napoléon*, d'ailleurs inachevée et dont le tome premier parut en 1867. Chacun se taille sa besogne, mais le but secret est toujours le même. N'oublions pas non plus l'ouvrage, d'ail-

leurs impartial et désintéressé celui-là, que le comte d'Haussonville, père de l'académicien actuel, publia de 1868 à 1870 sur la longue lutte entre Napoléon et Pie VII. Il est douteux qu'il ait acquis de nouveaux fidèles à la mémoire de l'empereur.

Je sais bien qu'à tout prendre il ne faut pas s'exagérer l'influence de ces livres hostiles. Ils étaient trop savants, trop documentés pour avoir pu agir sérieusement sur la masse, qui ne se laisse ébranler que dans la mesure où l'on sollicite son imagination ou ses passions : mais enfin, il y a eu, sous le second Empire, une sorte de désaffection des lettrés à l'égard de la légende napoléonienne. Ils essayaient de remuer la pierre angulaire du pouvoir nouveau afin d'ébranler tout l'édifice. Puis vint la tourmente de "l'année terrible," où sombra la dynastie impériale.

Et alors une grande partie de la nation—à raison ou à tort, car n'entre-t-il pas toujours quelque injustice dans ces inévitables réactions populaires?—rendit Napoléon III responsable des maux affreux qui venaient de fondre sur elle.

Par contre-coup la légende napoléonienne subit une espèce d'éclipse de 1871 à 1880, et même au delà. Il suffit de dresser la statistique des ouvrages relatifs à Napoléon, au cours du siècle dernier, pour constater que dans cette période un très petit nombre seulement furent publiés. Le silence s'établit autour du fondateur de la dynastie déchue.

Dans la préface des "Mémoires" de Madame de Rémusat (1880), le petit-fils de l'auteur, M. Paul de Rémusat fait une instructive remarque—"Nous avons vu, dit-il, changer plusieurs fois l'opinion sur les premières années de ce siècle. Il n'est pas nécessaire d'être très avancé dans la vie pour avoir connu un temps où la légende de l'Empire était admise même par ses ennemis, où l'on pouvait l'admirer sans danger, où les enfants croyaient en un empereur grandiose et bon homme à la fois, à peu près semblable au bon Dieu de Béranger, qui à pris d'ailleurs ces deux personnages pour les héros de ses odes.

"Les désastres que Napoléon III a attirés sur la France en 1870 ont rappelé que l'autre empereur avait commencé cette œuvre funeste, et peu s'en faut qu'une malédiction générale ne vienne sur les lèvres, à ce nom de Bonaparte, prononcé naguère avec un respectueux enthousiasme. Ainsi flotte la justice des nations!"

Mais en 1887, une œuvre vigoureuse et forte allait réveiller

le public français de son apathie, le guérir de sa froideur, et ressusciter plus vivace que jamais le légende napoléonienne. Elle émanait d'un philosophe célèbre qui, devenu historien sur le tard, apportait dans ces études nouvelles une force de pensée et une maîtrise de style à l'occasion desquelles on prononcerait le mot de *génie*, si le génie n'impliquait une spontanéité qui a toujours un peu manqué au style comme à la pensée d'Hippolyte Taine.

Vous connaissez sans doute, Mesdames et Messieurs, le portrait célèbre que Taine a tracé de Napoléon, au début des *Origines de la France contemporaine*. C'est un de ces morceaux qu'il faut avoir lu ; je n'ai pas le loisir de l'analyser ici. Mais tout au moins rappellerai-je que les conclusions étaient nettement défavorables à Napoléon, puisque, selon Taine, c'est l'égoïsme qui a été le moteur secret de ses actes et qui finalement l'a perdu. L'empereur apparaissait sous les traits d'une sorte de dévorateur d'hommes et de fléau de l'humanité. Ceux qui lurent cette étude pour la première fois eurent l'impression d'un réquisitoire passionné qui appelait une riposte.

P. DE LABRIOLLE.

(A suivre.)



N° VI.

JOYEUSE ET DURANDAL.

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées,
 Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
 Dont les lames d'un flot divin furent trempées ;
 L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.
 Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
 Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier
 En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
 Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
 Entraient, jetant leur rude éclair,
 Et les bannières étoilées
 Les suivaient en flottant dans l'air !
 Quand elles faisaient leur ouvrage,

L'étranger frémissait de rage ;
 Sarrazins, Saxons ou Danois,
 Tourbe hurlante et carnassière,
 Tombaient dans la rouge poussière
 De ces formidables tournois !

Durandal a conquis l'Espagne,
 Joyeuse a dompté le Lombard ;
 Chacune à sa noble compagne
 Pouvait dire : " Voici ma part ! "
 Toutes les deux ont, par le monde,
 Suivi, chassé le crime immonde,
 Vaincu les païens en tout lieu,
 Après mille et mille batailles,
 Aucune d'elles n'a d'entailles,
 Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée :
 Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
 Et quand Roland périt dans la sombre journée,
 Durandal des païens fut captive là-bas !
 Elle est captive encore, et la France la pleure ;
 Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
 Et la France, attendant quelque chance meilleure,
 Aime du même amour Joyeuse et Durandal !

HENRI DE BORNIER *La Fille de Roland.*

A V I S .

Plusieurs abonnés sont en retard pour faire le versement de leur abonnement de 1900 et de 1901. En se mettant en règle, le plus tôt possible, ils rendront service au bureau de la Rédaction.

☛ Nous recommandons le commissionnaire suivant pour l'achat des livres à

- PARIS -

LOUIS LAISNEY, Libraire

7, Place de la Sorbonne, 7

PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix très réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

S. J. MAJOR

..Negociant en Gros..

Nos 18, 20 et 22 rue York - OTTAWA

Spécialité : Vins de Messe et Liqueurs françaises.

Eug. C. Larose,

=Architecte=

Coin des rues Rideau et Sussex, OTTAWA.

Plans d'Eglises, Couvents, Collèges, etc., etc., une spécialités.

Visite respectueusement sollicitée.

..Edouard Gaulin..

HORLOGER ET BIJOUTIER.

95 RUE RIDEAU.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux:

Prix spéciaux pour les membres du Clergé
et les Communautés Religieuses.

☛ Une visite est sollicitée.

J. L. HUDON

144 RUE RIOEU,

OTTAWA



Pianos et Orgues de choix

J'en ai pour tous les goûts.
Païements très faciles

Petits instruments de musique et accessoires de tous genres.
Le seul magasin de la ville qui ait un assortiment général de musique française : Romances, Chansonnettes, chansons comiques, etc.
Un joli choix de jolies choses. Chansonnettes à l'usage des pensionnats, des collèges, etc, avec accompagnement de piano, ornées de jolies gravures : (envoyés franco sur réception de 35c en estampille ou autrement).

C'est dommage, par Pourny.	C'est minet qui l'a fait, par F. Uachs.
Si j'osais, "	Le petit chaperon rouge, par L. Benza.
Ce que disent les Demoiselles,	Le petit chat, par G. Rose.
par Pourny.	Ma poupée à mal aux dents, par P. Letorey.
La Banque du Paradis, "	La béquille a grand papa, par H. Vannier.
Un gros chagrin, "	La barbe bleu, par E. Delisle.
La Pleurnicheuse, "	Une tache d'encre, par F. Boissière.
Mademoiselle Timide, "	Si j'étais oiseau, par F. Hilleo.
Mademoiselle Tranquille, "	Le renard dupé, par V. Lazard.
La tabatière à musique, "	Pinsonnette et Pinson, par H. Chéneau
Les bébés roses, "	Minette, par C. LeTellier.
Devant Guignon, "	La perruche empaillée,
Pimbèche, "	Les récréations du pensionnat, par G. Domerc.
Les superstitions de Jeannette, "	Si j'étais petit papier, par A. Perronet.
La chimie amusante, "	Les défauts utiles, "
La chanson de Marguerite, "	La mouche, par J. L. Battmann.
Le papillon et la jeune fille, par C. de Charlemagne	Le tambour de mon frère, par E. Spencer.
Morale à Pierrot, par Georges Meugé.	Le corbeau vengé, par L. Soumis.
La petite maman, par Romuald Mangeot	Le pensionnaire, par L. Bordèse.
Tante Adèle, par Amélie Perronet.	Une leçon de musique, par Pourny.
Le petit poucet, par L. Bougnol.	Pas de prix quelle injustice, par A. Trojelli.
Un cours grammatical, par Lassi-mousse.	Nos farces de collège, par F. Boissière.
Ma perruche, par Mme Perronet.	

Chansonnettes, l'Ecrin Musical, l'Ecrin du Chanteur, le Plaisir au Salon, l'Ami du Chanteur, Chansons populaires canadiennes harmonisées par Ach. Fortier, etc, etc. Toute la musique et les romances de Cécile Chamnade.

Vins de Bordeaux

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous:

Vins Rouges.

	1893	1895	1896	1898	1899
Côtes Supérieures.....francs....	150	125	135	120	
Fronsac (extra)..... "	200	190	155	170	150
Saint Emilion..... "	230	210	"	190	175
Medoc St-Laurent..... "	240	"	200	"	190
Chateau Larose Perganson (Médoc)	"	320	"	290	"

Vins Blancs.

	1893	1895	1896	1898	1899
Graves Podensac.....francs....	140	130	125	
Graves de Sauternes..... "	180	160	140	165	130
Haut Barsac..... "	210	210	"	190	160
Haut Sauternes..... "	270	215	190	215	175
Clos Mathalin 1er cru.... "	"	350	310	"	"

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument sûrs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au St-Sacrifice de la Messe.

La Barrique de 225 litres, fût compris, prise à quai à Bordeaux.

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

Henri Bijon, Fils & Gendre

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.

L. N. POULIN,

156 et 158 rue Sparks

24, 26, 28 et 30 rue O'Connor

Marchandises Seches et Articles de Fantaisies

~~~~~  
Nous désirons attirer l'attention des Etudiants de l'Université  
sur notre magnifique assortiment d'Habilllements du Prin-  
temps, Casquettes en Tweed, Chemises blanches  
et de couleur (grandeur depuis 12),  
Collets, Cravates, Sweaters,

Et Sous-Vêtements pour Garçons et Enfants, aux prix les plus bas.

**L. N. POULIN,**

Coin des Rues Sparks et O'Connor.

---

◦ ◦ **E. LIMOGES** ◦ ◦

Peintre de Maisons et  
d'Enseignes, Tapissier  
et Décorateur

Polissage au Vernis, Imitations de tous genres.

Ouvriers compétents à mon service.

Je donne des avis gratuits en ce qui concerne les contrats.

**E. LIMOGES,** - 159 rue King, Ottawa.

---

*La Cie d'Imprimerie  
d'Ottawa... Rue Mosgrove.*

Impressions de toutes sortes,